PETITE BIBLIO PAYOT
ESSAIS

JEAN-NOËL LIAUT

KAREN BLIXEN

UNE ODYSSÉE AFRICAINE



« Que vous êtes donc toujours téméraire, madame. »

De 1914 à 1931, l'existence africaine de Karen Blixen fut infiniment plus riche et complexe que ne le révèlent ses propres textes, les biographies ou le célèbre film *Out of Africa*. Cette période de la vie d'un des auteurs majeurs du XXe siècle fut particulièrement romanesque. L'écriture et l'amitié de ses « frères noirs » permirent à la baronne fermière de survivre à un mariage chaotique, à un quotidien ravagé par la syphilis, à l'hostilité de la nature et à sa passion tourmentée pour Denys Finch Hatton.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Payot :

Petit dictionnaire du snobisme contemporain
Madeleine Castaing. Mécène à Montparnasse, décoratrice à Saint-Germain-des-Prés
Éloge des garces
Karen Blixen. Une odyssée africaine

Chez d'autres éditeurs :

Hubert de Givenchy. Entre vies et légendes (Grasset)
Les Anges du bizarre. Un siècle d'excentricité (Grasset)
Natalie Paley. Princesse en exil (Bartillat)
Férocement vôtre. Journal d'une lecture interactive des « Mémoires » de Saint-Simon (Ramsay)
Elsa Triolet et Lili Brik. Les sœurs insoumises (Robert Laffont)
Elle, Edmonde (Allary)

Site de l'auteur :
www.jeannoel-liaut.com

Jean-Noël Liaut

Karen Blixen

Une odyssée africaine

PETITE
BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : © Olivier Balez

Sources iconographiques : D.R.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2004
et 2005, 2018 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92148-0

À Clémence et Arnaud.

Le tremblement est le meilleur de l'homme.

GOETHE.

Prologue

Le jour où il reçut le Nobel de littérature (1954), Ernest Hemingway déclara que le prix aurait dû être attribué à Karen Blixen [1]. Tout comme Truman Capote ou Carson MacCullers, Hemingway considérait *La Ferme africaine* comme l'un des plus beaux livres du XXe siècle. À cette date, Karen Blixen, qui vivait depuis longtemps déjà au bord de la Baltique, était devenue une momie poétique délivrant ses oracles d'une voix brumeuse. Le monde entier venait alors en pèlerinage à Rungstedlund se prosterner aux pieds de cette icône décharnée qui ne se nourrissait plus que d'huîtres, de champagne, d'amphétamines et de gelée royale – elle ne refusait pas, de temps à autre, quelques grammes de caviar. L'écouter évoquer son passé était un privilège très convoité.

Au fil des ans, Karen Blixen était passée maître dans l'art de se raconter, ainsi que l'illustre *La Ferme africaine*, son livre le plus intime, véritable chef-d'œuvre de la littérature biographique. Dans son cas, se raconter était surtout se réinventer, car la réalité quotidienne fut infiniment plus âpre, comme le révèlent sa correspondance et de nombreux témoignages. Publiée sept ans après son départ du Kenya, *La Ferme africaine* recompose savamment le passé

en gommant douleurs et échecs. Se sentait-elle trop vulnérable pour revivre, ne serait-ce qu'en pensée, des épisodes aussi éprouvants ou s'agissait-il simplement de faire *bella figura* auprès de ses lecteurs ? Un peu des deux, sans nul doute.

Pourtant sa vie au cours de ces années africaines, entre 1914 et 1931, fut bien plus complexe et fascinante encore que les récits qu'elle préféra en laisser – car à *La Ferme africaine* succéda *Ombres sur la prairie*, un mea-culpa subtil, son testament littéraire. Loin de la femme mûre obsédée par la construction de son mythe, la jeune mariée inexpérimentée se mue peu à peu sous nos yeux en héroïne, véritable don Quichotte femelle, prête à tout, jour après jour, pour sauver un domaine *insauvable*, et ce malgré les ravages de la maladie et, pis encore, de la solitude.

Pour fuir ses tragédies intimes – mariage chaotique avec le frère jumeau de l'homme qu'elle aimait, passion tourmentée pour Denys Finch Hatton, problèmes financiers sans fin… – Karen Blixen découvrit deux issues de secours, la vie sociale et l'écriture. Elle reçut à Mbogani House, sa ferme désormais légendaire, des personnalités aussi emblématiques que lord Delamere, l'éminence grise de l'Afrique-Orientale britannique, le prince de Galles à la grande époque des safaris royaux, l'écrivain voyageuse Vivienne de Watteville ou l'aviatrice Beryl Markham.

Mais seule l'écriture fut un baume pour notre Shéhérazade danoise. Elle envoya des centaines de lettres à sa famille tout en travaillant sur divers récits – deux des *Sept Contes gothiques* furent d'ailleurs achevés sur place. Dans sa correspondance, le mot *shauri* revient souvent. Ce terme swahili – « problème, difficulté, ennui » – ne doit pas faire oublier que c'est en s'installant au Kenya qu'elle devait rencontrer son destin, quel qu'en fût le

prix. Le prix de son entrée en littérature, en quelque sorte.

Karen Blixen fut plus que quiconque insaisissable et l'on ne peut que s'en féliciter, car l'ausculter dans ses multiples contradictions se révèle passionnant, pour ses biographes comme pour ses lecteurs. Personnalité profondément double, capable de tout et de son contraire en l'espace de quelques heures, elle n'en finit plus de déconcerter ceux qui tentent de percer son mystère. Tour à tour courageuse et terrifiée, suicidaire et amoureuse de la vie, incroyablement humaine et éperdue de snobisme – « Je trouve que cela a valu la peine d'avoir la syphilis pour devenir baronne », écrit-elle à son frère Thomas le 5 septembre 1926[2] –, anglophile et anglophobe, féministe et femme du XVIIIe siècle, gastronome et anorexique, Karen Blixen fut aussi une athée obsédée par l'omnipotence de Dieu et une pionnière de la cause noire nullement chagrinée par le fait de vivre sur des terres volées à ses protégés.

Après de longs mois de recherches, j'en suis venu à la conclusion que les seules composantes stables dont nous disposions se résumaient à sa haine viscérale du petit-bourgeois et à une vision romanesque de sa propre existence. Logique et vérité importaient peu aux yeux d'une femme pour qui l'essentiel était ailleurs : « Fasciner et être fascinée[3]. »

I

Enfin libre ?

En arrivant au Kenya [1], en janvier 1914 à l'âge de vingt-huit ans, Karen Blixen était certaine de réaliser enfin ses rêves d'indépendance. Comment s'affranchir d'une famille pleine de bonne volonté mais envahissante ? Comment oublier le suicide d'un père vénéré ? Comment utiliser l'incroyable énergie qui l'habitait, énergie inexploitée depuis toujours ? Comment se transformer enfin en héroïne digne des sagas nordiques, en une aristocrate audacieuse et singulière qui mépriserait tous les dangers ? En bref, comment devenir la femme qu'elle rêvait d'être depuis l'enfance ?

Avec cette alliance si déconcertante de sophistication et de naïveté qui la caractérisait, Karen Blixen avait choisi une réponse bien incertaine : épouser un homme de Cro-Magnon – il est vrai titré et appartenant à la plus haute noblesse suédoise, ce qui comptait beaucoup à ses yeux – et s'improviser planteur en Afrique. Entourée d'une armée de domestiques noirs – altiers et primitifs, mais dévoués corps et âme à leur maîtresse… une carte postale rousseauiste –, la jeune et séduisante baronne parcourrait à cheval ses champs de café, chasserait le lion au péril de sa

vie et recevrait avec le plus grand raffinement l'élite de Nairobi. La vérité fut autrement plus ébouriffante.

Karen Blixen a laissé peu de traces écrites de ce premier voyage mais divers globe-trotteurs contemporains ont évoqué ce périple d'une vingtaine de jours à travers la Méditerranée, la mer Rouge et l'océan Indien ; notre préférence va aux souvenirs de son amie Vivienne de Watteville, *Un thé chez les éléphants* [2]. Elle résume en quelques lignes poétiques le chemin suivi par miss Dinesen – Karen n'était pas encore mariée – et l'on imagine son émerveillement en découvrant « les couleurs nacrées du désert » alors que le bateau longeait le canal de Suez.

À la fois exaltée et angoissée à l'idée de sa nouvelle vie, elle trouva refuge auprès d'un officier allemand, Paul von Lettow-Vorbeck, qui fut son compagnon de prédilection durant la traversée. Karen éprouva toujours un faible pour les militaires de haut rang, et qui plus est de bonne famille, qu'elle préférait de loin aux fermiers – la majorité des passagers présents à bord. Quoi de plus assommant à ses yeux que de les entendre discuter sans fin de leur bétail et des récoltes à venir ? Lettow lui offrit cette qualité de tête-à-tête qu'elle prisait tant, civilisé à l'extrême et teinté de flirt. Elle ne devait jamais oublier cette rencontre, d'autant plus qu'il devint l'un des héros de la Grande Guerre. Dans le camp adverse, bien sûr. Ce qui n'empêcha pas Karen de lui conserver toute son admiration, la politique n'étant rien face à l'amitié.

Le 12 janvier, elle eut la surprise d'être accueillie à Aden, un port situé à l'entrée de la mer Rouge, par un homme qui allait très vite compter plus que quiconque ou presque dans sa nouvelle vie, Farah. Ce « gentleman somali consommé [3] » était alors le domestique attitré de Bror von Blixen-Finecke, son

futur époux. Ce dernier, que Karen n'avait pas revu depuis des mois, n'avait pas jugé nécessaire de se déplacer en personne, ce qui en dit long sur le personnage et sur leurs relations à venir. Dans un anglais encore balbutiant, Farah lui expliqua la marche à suivre avant de s'occuper des nombreux bagages avec une efficacité qu'elle n'en finirait plus d'apprécier.

Bror ne fit son apparition que le lendemain matin, lorsque ce duo singulier formé par une Scandinave pâle et minuscule et un Noir hautain coiffé d'un turban écarlate arriva à Mombasa [4]. La chaleur et l'humidité étaient déjà oppressantes, mais rien n'aurait pu décourager notre voyageuse, impatiente de se marier – dès le lendemain – et de découvrir la propriété achetée par Bror en son absence. Tout à sa joie d'approcher enfin du but, Karen partit le cœur léger à la découverte de Mombasa, qu'elle compare dans *La Ferme africaine* « au paradis peint par un enfant [5] », tant il est vrai que cette petite ville portuaire évoquait alors une toile du Douanier Rousseau, avec sa végétation luxuriante et ses maisons d'un rose fané.

Karen Blixen a menti sur la date de son mariage, qui se déroula non pas le 13 mais le 14 janvier 1914. Tant de frilosité chez une femme qui passa sa vie à clamer son dégoût des conventions et de la bienséance peut surprendre ses admirateurs, mais elle préféra simplement donner le change à sa famille et sauver les apparences, car il lui semblait dangereux socialement d'avouer qu'elle avait passé la nuit dans un hôtel, en l'occurrence le Mombasa Club, en compagnie d'un homme qu'elle n'avait pas encore épousé. Karen devra attendre quelques années avant de signer sa déclaration d'indépendance et d'avoir assez de cran pour vivre sans filet. Recouvrir la vérité d'un vernis de moralité et éviter à tout prix le faux

pas mondain lui parut préférable à une explication houleuse, face à un milieu figé dans la tradition.

La cérémonie civile, célébrée sur place, fut expédiée en l'espace de quelques minutes avec le prince Wilhelm de Suède pour témoin, ce qui ne pouvait manquer de ravir cette snob impénitente que fut Karen Blixen – ce snobisme elle le revendiquait bien volontiers. Très élégante dans un tailleur de soie sauvage, la mariée paraissait étrangement déplacée au bras de Bror, trapu et rubicond – sa peau de Suédois ravagée par les coups de soleil –, vêtu d'un costume blanc froissé. Elle semblait bien plus jeune que lui, prématurément vieilli par des excès en tous genres, alors que Bror était en fait son cadet de un an [6].

Tout semblait séparer cet homme sanguin, inculte et brouillon, mais au fond charmant et facile à vivre, de cette femme subtile et cultivée à la personnalité infiniment complexe et versatile, oscillant sans cesse entre dépression et euphorie. Ce serait résumer grossièrement leurs relations que de s'en tenir à un tel constat. Karen savait fort bien à quoi s'attendre et son choix n'avait rien d'anodin. Repoussée par le frère jumeau de son mari, Hans Blixen, un cousin au deuxième degré dont elle était éperdument amoureuse, elle avait fini par accepter de guerre lasse la demande en mariage de Bror car elle approchait de la trentaine – les soupirants se feraient de plus en plus rares, inutile de se voiler la face.

Elle aurait préféré la mort à l'existence d'une vieille fille retirée à la campagne, sans avenir et sans crépitements, existence à laquelle elle échappa de peu. Le sort des femmes de son milieu rappelait cruellement le destin gâché de certaines héroïnes de Jane Austen, rien n'avait vraiment changé en un siècle au sein de la gentry européenne. De plus, Bror lui offrait un titre de baronne et une parenté

flatteuse avec la famille royale de Suède, ce qui la parait d'une aura qu'elle comptait exploiter à son avantage.

Bror était bien moins accompli que le charismatique Hans – tout aussi peu intellectuel que son jumeau, ce dernier, sportif de haut rang, s'illustra néanmoins par une carrière glorieuse dans l'armée –, mais l'épouser permettrait enfin à Karen de prendre sa revanche sur la famille de sa mère, de grands bourgeois austères dont elle redoutait la grisaille et l'angélisme d'airain. Fidèles jusqu'au zèle au message christique, ils pensaient que seule la réalisation personnelle importait ; une vie de mesure et de travail acharné n'enflammait guère l'imagination de l'adolescente rebelle, dont l'idole, lord Byron, incarnait tout ce qui l'attirait le plus : aristocrate conscient des privilèges liés à sa naissance, poète génial – elle-même écrivait depuis l'enfance –, dépensier et sulfureux, jouisseur et cosmopolite…

Tout comme son héros, elle rêvait d'entrer à son tour sur scène et son titre de baronne commencerait par lui ouvrir de nombreuses portes, en Europe et en Afrique, Karen le savait fort bien. Elle avait tant souffert de la condescendance amusée des cousins de son père, apparenté par les femmes à la noblesse danoise, que la possibilité de leur clouer le bec la ravissait. Elle avait été fascinée par leur aisance naturelle et leur fierté de propriétaires terriens sans peur et sans remords, mais aussi blessée par leur attitude à son égard. L'adolescente avait très vite compris que tant de morgue avait à voir avec leurs armoiries, et rien d'autre. Il suffisait donc d'en obtenir à son tour, la fin justifiant les moyens. Peut-être oublierait-elle alors l'humiliation de certains séjours à Katholm, un manoir du XVIe siècle où eux et leurs proches, triés sur le volet, se retrouvaient pour chasser et danser. Une fois devenue baronne

von Blixen-Finecke, que resterait-il de la jeune fille – la seule de toutes les invitées à voyager sans caméraste – placée inévitablement en bout de table, entre un adolescent acnéique et un barbon podagre ?

Il est certain aussi que Karen croyait pouvoir retrouver en Bror ne serait-ce qu'une parcelle de cette virilité et de cette liberté qu'elle avait tant aimées chez son propre père. On ne soulignera jamais assez l'influence déterminante exercée par Wilhelm Dinesen sur sa fille, influence à la fois bienfaisante et tragique. Pour Karen, il s'agissait purement et simplement d'affinités électives, elle était sa préférée, l'enfant choisi entre tous par ce père exceptionnel qui n'était pas sur terre pour se contenter d'être moyen.

Grâce à lui, elle s'était enfin sentie exister, car Wilhelm l'avait arrachée au morne confort de la nursery où, comble de l'horreur, on ne faisait aucune différence entre elle et ses sœurs. Il l'emmenait en promenade dans la campagne danoise des heures durant afin de lui faire découvrir la faune et la flore, tout en lui racontant ses aventures palpitantes, avec pour point d'orgue les années passées aux côtés de certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord, aventures qu'il avait décrites dans des souvenirs devenus très vite un classique du genre. Il lui avait appris surtout à ne pas craindre le monde extérieur, à faire confiance à son imagination, à cultiver ce qui la rendait unique. Alors que les femmes de leur entourage survivaient corsetées, au sens propre et au sens figuré, Karen avait découvert, loin des frustrations du gynécée, l'oxygène et la lumière.

Comment ne pas succomber à cet homme dont l'intensité était le seul combustible ? Wilhelm aimait à la folie la guerre, la chasse, les femmes, la littérature et les grands espaces vierges – il ne craignait que l'ennui. En un seul être fusionnaient le don Juan

byronien et le dernier des Mohicans. Karen s'était désespérément accrochée à ces tête-à-tête dont la fréquence fluctuait selon la disponibilité de ce père qui ne tenait jamais en place. Sa dépendance affective avait pris très vite des proportions calamiteuses.

Malheureusement, il était devenu pour elle le modèle de l'homme idéal, nomade par essence, qui trouverait son paroxysme en la personne de Denys Finch Hatton. Toute sa vie Karen chercherait à retenir les courants d'air. Lorsque Wilhelm s'était suicidé, à la veille de son dixième anniversaire, elle avait traversé une grave crise identitaire. Comment avait-il osé l'abandonner ? Cette fois, définitivement. Son père lui faisait faux bond à un âge charnière. Il l'avait encouragée à s'émanciper, à forger ses propres opinions, et voilà qu'il lui retirait brutalement le mode d'emploi, la laissant à la dérive, confuse et désemparée, à la merci de ce milieu pasteurisé.

Il semblerait qu'atteint de syphilis Wilhelm Dinesen ait préféré mettre fin à ses jours, ne supportant pas l'idée de sa dégradation physique à venir. La même maladie ravagerait l'existence de sa fille des années plus tard – les amateurs de signes seront comblés. « J'ai la curieuse impression que le destin de mon père s'est, en quelque sorte, reproduit dans le mien », peut-on d'ailleurs lire dans l'une de ses lettres, en date du 1er avril 1956 [7].

Notons qu'au cours des dernières promenades qu'ils avaient faites ensemble, Wilhelm, victime de panique existentielle, avait exposé Karen aux pires tourments en lui tenant des propos qu'une enfant de son âge ne pouvait comprendre. Amer et dépressif, il lui avait fait des confidences qui la poursuivirent longtemps, lui donnant le sentiment qu'elle n'avait pu sauver son père du suicide, incapable qu'elle était de trouver les mots justes pour le rassurer. De plus,

la peur d'être abandonnée ne devait plus jamais la quitter, et ce jusqu'à sa propre disparition, en 1962.

D'une manière infiniment moins élaborée, Bror Blixen, le grand chasseur aux multiples conquêtes féminines, était, sinon l'inverse de Wilhelm, du moins un Wilhelm de pacotille bien trop rustique pour tenir tête au modèle original. S'il ne put jamais rivaliser avec l'élégance et le charme de son père, Bror était même parfois capable d'enchanter Karen par un certain panache mêlé d'humour que n'aurait pas désavoué Wilhelm en personne.

Ainsi, elle n'oublia jamais cette nuit d'été au cours de laquelle ils étaient partis tous deux en tenue de soirée à la pêche aux écrevisses. Karen avait laissé tomber son filet dans l'étang et Bror s'était jeté à l'eau en smoking pour le lui rapporter. S'agissait-il d'une mise à l'épreuve amoureuse ? L'équivalent blixenien de l'incontournable mouchoir des mauvais romans ? Toujours est-il que cet épisode romantique à souhait – la jeune fille maladroite en robe de bal, un soupirant des plus chevaleresques – ne caractérisait guère l'attitude de Bror à l'égard de la jeune femme. Il s'agit d'un cas isolé, d'un accident de parcours presque inexplicable venant d'un tel homme. Seule justification possible : ce dernier lui faisait alors une cour pressante, il était donc prêt à tout pour retenir son attention, ce qui devint très vite le cadet de ses soucis une fois qu'ils furent mariés.

Et pourtant, c'est bien Bror Blixen qu'elle avait choisi pour époux, et non pas un garçon aussi remarquable que son ami le critique d'art et conservateur de musée Mario Krohn, qui aurait fait en apparence un mari idéal pour elle. Prévenance, tendresse discrète mais profonde, intelligence vivifiante, passion commune pour la peinture et la littérature… Au

yeux d'une femme qui considérait la conversation comme l'un des beaux-arts, mais aussi comme l'une des nécessités de l'existence, Krohn aurait dû battre Bror Blixen à plate couture.

Son défaut principal n'était pas l'absence d'un titre de noblesse, comme on pourrait le croire, mais bien une virilité trop peu conquérante. Pas assez corps de garde au goût de la dame. On imagine d'ailleurs facilement la réponse de la baronne à la question : « Quelle est selon vous l'insulte suprême pour un homme digne de ce nom ? » Gageons qu'elle aurait lancé sans une hésitation le mot « eunuque », moue dégoûtée à l'appui. Mario Krohn lui aurait épargné les humiliations incessantes qui émaillèrent son mariage avec Bror, mais qu'importe, nous n'en sommes pas à une contradiction près avec Karen Blixen.

Du point de vue de Bror, cette union n'avait que des avantages. Loin d'épouser une oie blanche, comme la plupart de ses proches, il convolait avec une femme intelligente et volontaire qui partageait sa soif d'aventures, ce qui comptait beaucoup pour lui, et dont la dot lui permettrait de réaliser enfin tous ses rêves. En tant que cadet, ses ressources personnelles étaient en effet dérisoires et son atout principal dans la vie était bien son titre de baron, monnayable auprès de jeunes bourgeoises désireuses de se hisser dans la société. Une histoire vieille comme le monde.

Bien que n'appréciant pas son futur gendre, trop peu fiable à son goût, Ingeborg Dinesen était prête à tout pour faire le bonheur de sa fille, et la fortune de sa famille – un aïeul armateur s'était transformé en Midas danois au moment des guerres napoléoniennes – allait permettre l'achat du domaine africain.